

L'AMOUR D'UNE INGÉNUË

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

ÉMILE ABRAHAM ET GABRIEL GUILLEMOT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1866

Tous droits réservés

Tit: 60:81

P. o. gall. 2621 ¹¹¹

L'AMOUR D'UNE INGÉNUË

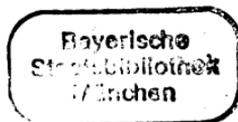
COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,
le 6 septembre 1866.

PERSONNAGES

GASTON, 35 ans.	MM. LANDROL.
JULIEN DE LORMEL, 28 ans.	ESQUIER.
UN DOMESTIQUE.	LÉON.
SUZANNE, 20 ans.	M ^{mes} BARATAUD.
MADemoiselle VIRGINIE, 45 ans.	LESUEUR.

La scène se passe à Paris, chez Gaston.



L'AMOUR D'UNE INGÉNUÉ

Le théâtre représente une chambre assez richement meublée. Porte au fond. Portes dans les angles. Canapés à droite et à gauche. — A droite, bureau élégant avec ce qu'il faut pour écrire. — A gauche, cheminée, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, SUZANNE, MADEMOISELLE VIRGINIE*.

Suzanne est assise sur un canapé à gauche. Elle dévide un écheveau de laine que Gaston tient entre les mains, assis à côté d'elle ; mademoiselle Virginie, près du bureau à droite, ravaude des bas.

GASTON.

Dis-moi, Suzanne, en as-tu encore pour longtemps ?

SUZANNE.

Encore deux secondes, mon petit oncle.

GASTON.

Les trois minutes que tu m'avais demandées durent depuis trois quarts d'heure..

SUZANNE.

Tu es donc bien pressé ou bien impatienté?... Tu ne fais que regarder la pendule !

GASTON.

C'est une habitude chez moi... et puis je ne voudrais pas me mettre en retard... je dine en ville.

* Suzanne, Gaston, mademoiselle Virginie.

SUZANNE.

Là, c'est fini... vous êtes libre, monsieur!

GASTON, se levant.

Enfin!

SUZANNE.

Et... en faveur de qui me délaissez-vous?

GASTON, à part.

J'ai oublié de préparer un prétexte... (Haut) Je dine tout simplement au cercle...

SUZANNE.

Ah!

GASTON.

Mon Dieu, oui, nous avons nommé un nouveau président... il dine ce soir avec nous pour la première fois... et, comme membre du conseil, je ne puis me dispenser...

SUZANNE.

Vilain cercle, va! Ah! je comprends que les dames aient en horreur ces réunions qui les privent de leurs maris... moi, qui ne suis que ta nièce, eh bien, ton affreux cercle me porte préjudice.

GASTON.

N'as-tu pas cette bonne mademoiselle Virginie dont le cœur t'appartient et dont l'esprit est si cultivé?

SUZANNE.

Sans doute, sans doute, mais...

MADEMOISELLE VIRGINIE, se levant et ôtant ses lunettes.

Monsieur me rend confuse.

Elle remet ses lunettes, se rassied et reprend son ouvrage.

SUZANNE, se levant.

Ce n'est pas pour t'adresser un reproche, va! d'ailleurs, je sais bien que je n'en ai pas le droit et que tu es bien bon, mon cher petit oncle, de te rendre trop souvent esclave pour moi. Mais, habituée à rester auprès de toi depuis ma sortie du couvent, tu me manques dès que tu n'es plus là... Quand tu es absent, la maison me semble vide... le soir, je ne m'endors que lorsque j'ai entendu la porte cochère se refermer sur toi.

GASTON, l'embrassant.

Bonne Suzanne!

SUZANNE.

N'es-tu pas toute ma famille, toi?

GASTON.

Crois-le bien, ma Suzanne, c'est avec une grande satisfaction de cœur que je remplace les êtres si chers que nous avons perdus!... ton bonheur est ma première préoccupation, et avant la fin de l'année tu auras contracté un bon et beau mariage (Mouvement de Suzanne.) Mais oui, avant la fin de l'année, je me le suis mis en tête... et morbleu! s'il ne te rend pas heureuse...

SUZANNE.

Si vous faisiez dire au président que vous êtes indisposé?

GASTON.

Quel président?... Ah! au président... Oh! non... il saurait que c'est un faux-fuyant et il m'en voudrait beaucoup... c'est un homme considérable auquel je dois les plus grands égards... d'ailleurs on va venir me prendre... un de mes bons amis que je présente ce soir au cercle... Comme j'avais défendu ma porte, veux-tu, mon enfant, dire que je recevrai le docteur Julien de Lormel.

SUZANNE.

C'est bien, mon oncle, j'y vais. (Près de la porte et faisant la moue.*) Fil le méchant oncle!...

GASTON.

Tu n'es pas raisonnable.

SUZANNE.

Pardon!... je voulais dire « le méchant président! »

Elle sort par le fond.

SCÈNE II

GASTON, MADEMOISELLE VIRGINIE.

GASTON, à lui-même

C'est un trésor... mais elle est gênante! (Haut.) N'est ce pas, mademoiselle Virginie que c'est un trésor que ma chère nièce?

MADMOISELLE VIRGINIE, elle se lève, ôte ses lunettes.

Un vrai trésor!

Elle se rassied, remet ses lunettes et reprend son travail.

* Gaston, Suzanne, mademoiselle Virginie.

GASTON, à lui-même.]

Vite, écrivons à Olympel (il s'assied au bureau devant lequel ravaude mademoiselle Virginie. Celle-ci, droite comme un piquet, et sans discontinuer de travailler, se lève et va se mettre sur un fauteuil, à gauche.) « Chère artiste, la consultation qui menaçait de me priver d'assister à votre diner est heureusement ajournée. J'aurai donc le plaisir » ce n'est pas assez tendre. « J'aurai donc le bonheur de venir. Vous avouerez-vous que je compte les minutes?... » que je compte les minutes... C'est ce que je peux faire de mieux, à moins de compter les secondes. « Votre dévoué de cœur. Gaston. » Là... elle ne doit rien comprendre à mon silence... je ne pouvais pas écrire... depuis ce matin... Suzanne ne me quitte pas d'un instant. Elle est gênante. (Ayant fermé et cacheté la lettre, se levant.) Mademoiselle Virginie (Elle se lève, et s'approche de Gaston.) Mademoiselle Virginie, voulez-vous avoir la complaisance de faire porter cette lettre à son adresse... surtout que ma nièce ne la voie pas... C'est pour une cliente; mais c'est égal, je ne voudrais pas que son esprit si candide se forgeât je ne sais quelle supposition... et vous, qui veillez avec une sollicitude si affectueuse sur Suzanne... vous devez désirer comme moi...

MADemoiselle VIRGINIE, ôtant ses lunettes.

Oh! Monsieur! c'est l'âme la plus pure que celle de Suzanne; j'en répons comme de la mienne.

GASTON.

Cela me suffit.

MADemoiselle VIRGINIE, faisant une révérence.

Monsieur me rend confuse...

GASTON.

Je vous recommande ma lettre...

Elle sort par le fond

SCÈNE III

GASTON.

Il faut espérer qu'elle arrivera... Diable de maison où tout s'égare!... Ah! comme je déménagerais si je n'avais pas avec moi cette petite... Il faut absolument que je la marie, elle me gêne... elle me gêne beaucoup et puis, ce n'est pas une situation pour cette pauvre enfant... toujours avec moi ou avec cette vieille momie de Virginie... Elle est privée de tous les plaisirs des jeunes filles de son âge... elle ne va presque jamais au théâtre... jamais au bal... les convenances lui

interdisent de se produire dans le monde à mon bras... Il paraît que mon titre d'oncle, d'oncle encore jeune, n'est pas un porte-respect suffisant... Elle s'ennuie ; mais elle est si bonne qu'elle ne se plaint jamais... A qui diable pourrais-je bien la... colloquer ?...

SCÈNE IV

GASTON, SUZANNE.

SUZANNE, venant de la droite.

Les ordres de monsieur sont exécutés.

GASTON, la contrefaisant.

Les ordres de monsieur sont exécutés.

SUZANNE.

Je ne suis pas si grimacière que ça...

Elle inspecte le bureau.

GASTON.

Que cherches-tu sur ce bureau ?

SUZANNE, préoccupée.

Rien... rien.... (A part.) Il a écrit à cette demoiselle. (Haut.) Est-ce que tu iras demain au bal des Pourakoff.

GASTON.

Il n'y a pas de danger... on s'y ennue trop... on se plait trop ici.

SUZANNE.

Où! menteur!... Je ne veux nullement t'empêcher... au contraire, je suis très-contente quand je te vois disposé au plaisir... Mais pourquoi me tromper !..

GASTON.

Te tromper ?...

SUZANNE.

Oui, me tromper... tu viens de répondre que tu acceptais l'invitation.

GASTON.

Moi?... je veux être pendu, si j'ai écrit aux Pourakoff.

SUZANNE.

A qui donc alors ?... car tu as écrit tout à l'heure .

GASTON.

Oui, j'ai écrit... j'ai écrit à une cliente pour lui dire de ne

pas venir demain au Palais... que son procès est remis à quinzaine.

SUZANNE, à part.

Une cliente ! (haut.) Pourquoi ne pas le dire tout de suite... C'est un si vilain défaut que le mensonge... cela l'ennuie que je te gronde, mais c'est plus fort que moi, et il me semble que le plus enfant de nous deux, c'est toi.

GASTON, prenant son bras.

Tu as raison... gronde-moi, je le mérite souvent, je le reconnais. Tu joues à la poupée avec moi... puisque cela t'amuse, j'en suis charmé...

SUZANNE.

Où est donc mademoiselle Virginie ?

GASTON.

Elle est allée donner des ordres pour que la lettre soit portée sans retard à ma cliente.

SUZANNE, à part.

Je vais éclaircir mes doutes... (haut.) Tiens, ma tapisserie que j'ai laissée dans ma chambre... quelle étourderie.

Elle sort par la droite.

SCÈNE V

GASTON.

Drôle de petite fille... c'est qu'elle m'a mis sur un tel pied, qu'elle m'intimide !... je lui obéis... je crains de lui déplaire. Bah ! je puis bien gâter mon unique enfant, puisque bientôt j'en serai séparé... à qui diable pourrais-je bien la... colloquer ?

SCÈNE VI

GASTON, JULIEN.

Un domestique ouvre la porte du fond et Julien entre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le docteur Julien de Lormel.

JULIEN.

Je suis exact, j'espère.

GASTON.

Mais, je crois bien, nous avons encore deux heures au moins !

JULIEN.

Je viens te dire de ne pas m'attendre.

GASTON.

Comment cela ?

JULIEN.

Je regrette de ne pouvoir présenter mes hommages à ton phénomène...

GASTON.

Oh ! mon cher... des yeux ! une taille !... une main !...

JULIEN.

Tu ajoutes à mes regrets, mais c'est impossible... j'ai plusieurs consultations très-importantes.

GASTON.

Tes malades ne peuvent pas attendre à demain ? laisse-les vivre encore un jour... tu les drogueras ensuite...

JULIEN.

Mon cher, quand on veut se faire une clientèle, ce n'est pas ainsi qu'on raisonne, en supposant que la question d'humanité ne passe pas en premier.

GASTON.

Alors, tu commences à tuer pas mal de monde ?

JULIEN, remontant *.

Oui, je suis assez satisfait... mais dis donc, tu parais très-bien logé... c'est fort élégant ; de plus, la maison a très-bon aspect... de quoi donc te plains-tu toujours ?

GASTON.

Je me plains d'un mauvais sort, d'un guignon qui me poursuit depuis que j'habite ici. (Ils s'asseyent sur le canapé à gauche.) Je manque tous mes rendez-vous... ceux du dehors... ici on me trouve encore. Mais si je veux sortir, rien ne va plus : mon cheval boite, les guides se cassent... enfin je pars... on sait d'avance où je vais. Je rentre, on me dit d'où je viens. Mes lettres ne m'arrivent pas ou m'arrivent huit jours trop tard ! même les lettres d'enterrement ; même les billets de garde !

JULIEN.

Mais ton concierge... tes gens...

GASTON.

J'ai fait une enquête... tous blancs comme neige. Non ! ça tient à la maison ; aussi c'est résolu, je déménagerai dès que je serai libre, dès que j'aurai marié ma nièce.

* Julien, Gaston.

JULIEN.

Ta nièce! Tu as une nièce avec toi ?

GASTON.

Depuis six mois, depuis sa sortie du couvent. Mais au fait, tu ne peux pas la connaître, on ne te vois jamais. Oui, mon cher, oui, j'ai chez moi une grande petite nièce qui commence à me gêner. Ma sœur, sentant sa fin prochaine, me nomma tuteur de sa fille en se disant : Quand Suzanne sortira du couvent, Gaston sera marié depuis quelques années, et sa femme servira de mère à mon enfant... mais je suis resté garçon... et me voilà à la tête d'une grande pupille dont je ne sais que faire... Tu ne connais aucun parti sortable dans les jeunes gens bien ?

JULIEN.

Tu me prends à l'improviste... mais je réfléchirai... j'ai des amis et des collègues très-recommandables.

Il tira de sa poche l'annuaire des médetins et cherche.

GASTON, à part.

Mais j'y songe, pourquoi pas lui ? car enfin je ne pourrais mieux trouver. (Haut.) Ma nièce est jolie... (A part.) Il fera son chemin... sa position est déjà fort belle. (Haut.) Une éducation très-soignée... (A part.) Il est d'une bonne famille. (Haut.) Elle sait l'anglais et l'italien, possède un joli talent de pianiste... chante un peu... dessine pas mal... Et elle a une dot !...

JULIEN, se levant.

Une dot ne gâte rien.

GASTON, à part, se levant.

Seulement vingt visites à dix francs, ça fait deux cents francs par jour. (Haut.) Cela te va-t-il ?...

JULIEN.

Quoi ?...

GASTON.

Crois-tu que j'aille mettre un gant et te demander cérémonieusement la main pour Suzanne.

JULIEN.

Quelle singulière-façon de proposer un mariage... ta demande m'honore et me flatte, mais je te répète que tu me prends à l'improviste... Je ne l'ai jamais vue, ta nièce.

GASTON.

Mais le portrait que je viens de t'en faire n'est donc pas satisfaisant ?

JULIEN.

J'en conviens ; mais laisse-moi me recueillir... c'est une assez grave question pour qu'on y réfléchisse... et puis il me paraît assez nécessaire que je voie ta nièce et surtout que je sache si je ne lui déplaîs pas.

GASTON.

Je suis son oncle et son tuteur, elle est soumise à mes volontés... c'est fait, mon cher, et je te félicite... c'est un morceau de roi que je te donne-là...

JULIEN.

Mais, permets...

GASTON.

C'est un refus, alors ?

JULIEN.

Ce n'est pas un refus... pourtant... je te le dis encore... je veux consulter mon cœur... je n'agirai pas à la légèreté...

GASTON.

Et moi donc ! quand il s'agit du bonheur de ma nièce, dont j'ai la responsabilité... de ma nièce que j'aime autant que si elle était ma propre fille...

JULIEN.

Alors, si tu l'aimes, pèse un peu avant de prendre une résolution d'où dépend son avenir, pèse un peu la gravité d'un tel acte, et ne m'impose pas à elle avant de savoir si elle n'aurait pas d'éloignement pour moi et si elle n'a pas une inclination.

GASTON.

Mais, c'est une insulte !... ma nièce... ma Suzanne, une inclination... Oh ! le vilain mot ! Suzanne n'aime que moi, entends-tu ? que moi seul, son oncle, son tuteur, elle a reporté sur moi sa tendresse filiale, et quand je lui dirai que j'ai fait choix pour elle d'un époux digne d'elle...

JULIEN.

Tu es bien un véritable oncle de comédie.

GASTON.

Chut !... voici ma nièce.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE, MADEMOISELLE VIRGINIE,
entrant par la porte de droite.

SUZANNE.

Non, mademoiselle Virginie, ce n'est pas bien... vous ne joignez pas l'exemple à la théorie... vous vantez beaucoup la franchise de votre caractère et vous êtes tout mystère.

MADEMOISELLE VIRGINIE, ôtant ses lunettes.

Oh! mademoiselle, ce jugement de votre part me cause un profond chagrin.

Elle remet ses lunettes.

GASTON.

Qu'y a-t-il? Tu fais de la peine à cette bonne mademoiselle Virginie... (Mademoiselle Virginie s'assied dans un coin, au fond, à droite, prend une tapisserie et brode. Gaston présentant Suzanne à Julien.) Ma nièce. (Présentant Julien à Suzanne.) Mon ami, le docteur Julien de Lormel.

On se salue.

JULIEN, à part.

Il n'avait pas exagéré; elle est charmante. (Haut.) Gaston vient de me parler de vous, mademoiselle, et tout ce qu'il me disait me donnait un grand désir de vous connaître.

SUZANNE, à Gaston.

Vous appréciez donc mes quelques qualités?

GASTON, à Julien.

Moi?... moi, je l'ai vanté ma nièce?

JULIEN.

Ah! mademoiselle, vous cherchiez un compliment... Gaston avait la générosité de ne pas vous l'accorder; mais le ton sur lequel il se défend le trahit.

SUZANNE.

Oh! je sais bien qu'au fond il a de l'affection pour moi.

GASTON, souriant.

Au fond... bien au fond **. (Il va auprès de mademoiselle Virginie. Pendant qu'il lui parle, Julien parle à Suzanne, mais celle-ci suit Gaston des yeux.) Mademoiselle Virginie, je me retire un instant dans ma chambre, restez ici, je vous prie, les convenances l'exigent.

* Julien, Gaston, Suzanne, mademoiselle Virginie.

** Julien, Suzanne, Gaston, mademoiselle Virginie.

MADEMOISELLE VIRGINIE, se lève et ôte ses lunettes.

Et les convenances, monsieur, on ne doit jamais les fouler aux pieds.

GASTON.

Vous avez d'excellents principes.

MADEMOISELLE VIRGINIE.

Monsieur me rend confuse.

Elle remet ses lunettes et se rassied.

SUZANNE, à part.

Toujours des chuchotements... c'est agaçant à la fin.

GASTON.

Ma bonne Suzanne, je te prie de tenir compagnie au docteur ; je vais me transformer en élégant pour faire honneur... à notre président.

JULIEN.

Quel président ? le président du tribunal ?

GASTON.

Mais non... le président du cercle... tu sais bien le président du cercle dont nous fêtons la bienvenue aujourd'hui.

JULIEN, à part.

Je ne comprends pas.

SUZANNE, à part.

Cela me fait mal d'entendre mentir ainsi... Pourtant, il ne peut pas devant moi... d'où vient que cela m'irrite?...

JULIEN, bas à Gaston qui lui parlait bas.

Pouvais-je savoir, moi?...

GASTON, bas à Julien.

Je te laisse, sois aimable... ce soir, nous conviendrons du jour du mariage.

JULIEN, bas souriant.

Ce soir ? je n'aurai jamais la patience d'attendre...

GASTON, bas.

Regarde-la donc, animal !

JULIEN.

Tout ce que je puis te dire, c'est qu'elle me plaît déjà beaucoup... maintenant va t'habiller et laisse-moi tranquille.

* Julien, Gaston, Suzanne, mademoiselle Virginie qui vient s'asseoir sur le fauteuil devant le bureau.

GASTON.

Suzanne, je te confie mon ami.

SUZANNE, malicieusement.

Fais-toi bien beau, mon petit oncle...

Il sort par la gauche.

SCÈNE VIII

JULIEN, SUZANNE, MADEMOISELLE VIRGINIE.

Mademoiselle Virginie vient s'asseoir sur le canapé de droite.

SUZANNE, à part.

C'est assez embarrassant de tenir compagnie à un monsieur qu'on voit pour la première fois.

JULIEN, qui était remonté avec Gaston, redescendant.

Quelle bonne et franche nature que celle de Gaston.

SUZANNE.

Oh ! oui, bien bonne et bien franche.

Mademoiselle Virginie se lève, ôte ses lunettes et fait la révérence à Julien qui, étonné, la salue.

JULIEN, à Suzanne.

Je suis sûr que cet homme-là n'a jamais commis un mensonge.

SUZANNE, à part.

Très-bien... ils s'entendent. (Haut.) Mais asseyez-vous donc, monsieur, je vous prie.

JULIEN, prenant une chaise.

Mille grâces. (Suzanne se met sur le canapé de gauche.) Je regrette bien, mademoiselle, que ma famille passe cet hiver en Italie... je vous aurais demandé la permission de vous présenter ma mère et mes sœurs qui eussent été enchantées de vous connaître, et qui auraient été pour vous une société agréable et sympathique, j'en suis sûr.

SUZANNE.

Je vous suis très-obligée de cette bonne pensée et je serai très-heureuse d'être introduite chez madame votre mère, à son retour ; mais, ne croyez pas, monsieur, que dans la position exceptionnelle où je me trouve, je songe à prendre des distractions. Je sais bien qu'à mon âge les demoiselles vivent dans les plaisirs chaque jour renaissants... L'hiver, ce sont les concerts et les bons théâtres, les réceptions et les bals... L'été c'est la campagne, puis la mer ou les Pyrénées... et

pour tout cela de nouvelles toilettes et de nouvelles parures... Est-ce parce que je n'ai pas une mère pour me conduire?... est-ce que je ne suis pas née pour cette vie oisive et agitée en même temps? mais les brillantes fêtes que vantent les journaux et dont j'entends parler me tentent médiocrement.

JULIEN, à part.

Quelle charmante simplicité de goûts. (Mademoiselle Virginie, se lève, ôte ses lunettes et salue Julien, qui se lève et lui rend son salut. Haut, se rasseyant.) Sans courir les bals, sans quêter les invitations, ne pourriez-vous pas, de temps à autre, assister à quelque bonne soirée musicale, à quelque réunion choisie?

SUZANNE.

Et comment cela? sur quel bras m'appuierais-je? il paraît que les convenances m'interdisent de sortir avec mon tuteur... je ne sais vraiment pas pourquoi!... c'est mon oncle... S'il était mon frère, cela ne souffrirait pas de difficulté, m'assure-t-on... pourquoi? Un oncle, c'est encore plus respectable qu'un frère.

JULIEN, à part.

Quelle ravissante ingénuité (Même jeu avec mademoiselle Virginie; un peu impatienté, en se rasseyant, il arrange sa chaise de façon à lui tourner le dos. Haut.) Heureusement, vous avez en Gaston un tuteur qui, par cela même qu'il est très-jeune encore, est plutôt un gai compagnon pour vous qu'un papa grondeur. Je suis sûr qu'il vous consacre tout le temps que ses occupations n'absorbent pas.

SUZANNE.

Il reste parfois à me faire la lecture pendant que je travaille à l'aiguille ou bien il m'écoute quand je me mets au piano... mais quand il me délaisse pendant plusieurs soirées consécutives, ai-je le droit de lui en vouloir? Une jeune fille à garder, ce doit être une gêne de tous les instants... Mais, je vous demande pardon, monsieur, je vous parle de moi, de mes sentiments... et cela ne doit vous intéresser que bien peu.

JULIEN.

Au contraire, mademoiselle, et je suis heureux que Gaston tarde un peu et ne m'oblige pas à prendre trop tôt congé de vous.

SUZANNE, se levant.

Ne devez-vous pas aller avec lui (Avec intention.) au cercle, pour la réception du nouveau président?...

JULIEN, se levant.

L'imbécile !... aller chez Olympe quand, ici, sans se déranger... (Même jeu avec mademoiselle Virginie. Haut.) Le président m'excusera, mes malades réclament mes soins... et leur guérison m'importe plus que le diner du cercle... je ne suis pas un homme libre, moi... on ne s'appartient pas dans ma vilaine profession !

SUZANNE.

Vilaine profession ! celle qui consiste à disputer à la mort des créatures humaines ! vilaine profession, celle qui exige autant de dévouement que de science?...

JULIEN.

Ah ! mademoiselle, si dans nos heures d'incertitude, une douce voix comme la vôtre murmurait à nos oreilles ces paroles d'encouragement, la nature n'aurait pas de secrets pour nous ; nous pourrions opérer des miracles !

GASTON, en dehors.

Oui, c'est une infamie.

JULIEN, remontant.

Qu'arrive-t-il donc ?

SUZANNE, à part et d'un air satisfait.

Ah ! enfin !

GASTON, en dehors.

On veut me faire mourir à petit feu.

SUZANNE, à part.

Oh ! non.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GASTON *.

Gaston est en veste du matin et n'a pas de cravate.

JULIEN.

Qu'as-tu donc ?

SUZANNE, sournoisement.

Que t'arrive-t-il donc, mon bon oncle ?

MADÉMOISELLE VIRGINIE, se levant et ôtant ses lunettes.

J'ignore ce qui contrarie, monsieur, mais d'avance je compatis.

Elle remet ses lunettes.

Suzanne, Gaston, Julien, mademoiselle Virginie.

GASTON, se levant.

Mon farceur invisible, me réservait un de ses coups pour ce soir... je m'habille pour aller chez Olympe. (Se reprenant.) Au cercle enfin... je veux mettre une cravate blanche... elle est tordue comme une corde... j'en cherche une autre dans ma commode... toutes mes cravates blanches chiffonnées et tachées...

JULIEN.

C'est singulier.

SUZANNE.

Très-singulier même.

GASTON.

Je prends mon parti résolument... va pour une cravate noire, me dis-je... ; je veux mettre un habit... toute la doublure d'une basque est déchirée et pend en manière d'effilés...

JULIEN.

C'est incroyable!

[GASTON.

Eh bien, me dis-je, mon mauvais génie ne l'emportera pas... il en sera pour ses frais de cruauté... mettons mon habit numéro deux... il est un peu démodé, car il date de six mois... n'importe, je prends le numéro deux... il n'a plus qu'une manche!

JULIEN remontant, SUZANNE, MADEMOISELLE VIRGINIE.

C'est impossible!

GASTON *.

Et vous croyez que cela peut durer!... j'ai beau me creuser la tête... Voyons, Suzanne, tu n'as aucun soupçon?

SUZANNE.

Aucun, mon oncle; vraiment, c'est à ne pas y croire...

GASTON.

Je ne suis pas homme à me laisser vaincre... non, mille fois non!... j'ai envoyé Baptiste chez Jules Dusautoy avec mon habit qu'on redoublera séance tenante; puis il passera chez Longueville m'acheter des cravates blanches... je ne suis pas Breton... mais je suis entêté...

SUZANNE.

Tu n'es pas le seul!

* Julien, Suzanne, Gaston, mademoiselle Virgini.

GASTON.

Que veux-tu dire ?

SUZANNE.

Je dis que la main qui te poursuit ne me paraît pas moins obstinée.

JULIEN.

C'est à croire à la magie, à la sorcellerie.

MADEMOISELLE VIRGINIE.

A la sorcellerie?... Si nous faisons des prières!...

SUZANNE, saluant Julien*.

Monsieur.

JULIEN.

Mademoiselle... permettez-moi de vous exprimer le plaisir que m'a causé notre entretien, et de manifester l'espérance de vous revoir.

SUZANNE, à part, en sortant.

Pauvre oncle!... j'ai tort tout de même.

Elle sort à droite suivie de mademoiselle Virginie.

SCÈNE X

GASTON, JULIEN.

Julien, qui a suivi du regard Suzanne jusqu'à ce qu'elle eût quitté la chambre, reste absorbé devant la porte par laquelle elle vient de sortir

GASTON, se promenant avec agitation.

Quelque porte secrète existe dans cet appartement et le mauvais plaisant s'introduit par là... c'est fort dangereux... sous bien des rapports... une porte secrète, suis-je bête!... c'est bon dans les romans... quoi alors?... (Il s'assied sur le canapé à gauche.) Si j'avais un domestique malicieux... mais non... il n'ose plus rester seul dans ma chambre... mademoiselle Virginie est trop simple... et puis dans quel but? Suzanne est toujours avec elle... elle aurait parfois remarqué de l'embarras chez sa dame de compagnie... Si cela arrivait à un autre, à toi, j'en rirais... je le raconterais partout... mais non, c'est moi la victime... j'enrage!... ne vas pas jaser au moins, toi!... tu entends? je compte sur ta discrétion... Il ne répondra pas, cet animal-là? (Criant.) Je compte sur ta discrétion.

* Gaston, Julien, Suzanne, mademoiselle Virginie.

JULIEN, arraché de sa rêverie.

Hein ?... quoi ?... une discrétion ?... quoi ?... que paries-tu ?

GASTON.

Depuis deux heures je te parle.

JULIEN.

Je ne t'ai pas contredit, j'espère.

GASTON.

A quoi rêves-tu ?...

JULIEN.

A ce qui m'arrive d'étrange !

GASTON.

Est-ce qu'on enlève les manches de tes habits ?

JULIEN, lui prenant les mains et le faisant lever.

Ah ! mon cher, que tu vas être heureux.

GASTON.

Serais-tu sur la trace du coupable ?

JULIEN.

Tu vas pouvoir déménager à ta guise et recouvrer ta liberté !

GASTON.

Que me chantes-tu ?

JULIEN.

Tu disais vrai ! elle est charmante, elle est adorable !

GASTON.

Bah !

JULIEN.

Jamais plus doux organe n'a résonné à mes oreilles... Jamais figure plus suave... jamais âme plus pure...

GASTON.

Bah !

JULIEN.

Je te demande sa main, mon ami... merci, merci.

GASTON.

Comme tu y vas ?

JULIEN.

Alors c'est un refus ?

GASTON.

Pas du tout ; mais laisse-moi la consulter... sais-je, moi, si elle aurait du penchant pour toi... si son-petit cœur ne nourrit pas une inclination secrète pour tel ou tel...

JULIEN.

Suzanne... ta nièce... ta pupille... une inclination... fi, le vilain mot?...

GASTON.

Enfin, un acte aussi sérieux...

JULIEN.

C'est un refus... décidément, c'est un refus...

GASTON.

Un refus ? quand moi-même je t'ai proposé... mais non, cher ami... je veux seulement son assentiment dont je suis certain d'avance, ayant de t'appeler mon gendre... dame, elle est un peu ma fille... tu seras un peu mon gendre... Laisse-moi jusqu'à demain... j'irai te voir dans la journée, et je lui aurai parlé au déjeuner... cela va me changer pendant quelque temps... j'étais habitué à la voir trotliner autour de moi... me gronder souvent... quelquefois avec raison... je me trouverai un peu seul au commencement.

JULIEN.

Et Olympe ! tu la recevras... tu inviteras ses amies... tu obéiras à tes instincts de mauvais sujet ; moi, je suis ce que tu appelles un pot-au-feu... pot-au-feu, soit !... Vois-tu l'existence irrégulière avec son imprévu, est salubre de dix-huit à vingt-cinq ans... à trente ans, pour les natures... incorrigibles !... je dis salubre, parce qu'elle nous garantit des folies ridicules d'un autre âge... mais il vient un moment où ces amours frivoles, incertaines commencent à lasser.

GASTON.

Tu n'as pas toujours parlé ainsi... c'est de l'ingratitude envers tes maîtresses.

JULIEN.

Non pas, nos liaisons de jeunes gens, si elles entravent quelquefois notre avenir, nous laissent aussi de riants souvenirs ; mais, vois-tu, l'amour qui doit absorber l'existence dès qu'on en comprend le but, c'est celui qui attache à la femme qui porte votre nom. Tes maîtresses ont eu des amants avant toi et pendant ton règne... elles en auront après toi... ta femme n'a aimé et n'aimera que toi. Elle te donne son premier baiser, et, jusque dans ses transports, son âme reste chaste.

* Julien, Gaston.

GASTON.

Tu parais très-convaincu.

JULIEN.

Le bonheur suprême, c'est de vivre pour la femme qu'on respecte autant qu'on l'aime. On l'associe à ses joies et à ses espérances. On retrouve le courage quand elle vous soutient aux heures de déboire et de tristesse. (Gaston veut répondre, mais il ne sait que dire, après quelques hésitations, il renonce à s'expliquer.) Ta nièce, vois-tu?... Suzanne. (Mouvement de Gaston.) Laisse-moi l'appeler Suzanne, puisqu'elle n'est pas là.

GASTON, à part.

Quel singulier effet tout cela me fait !

JULIEN.

Suzanne... je l'ai devinée, je l'ai comprise : c'est l'ange du foyer domestique. Elle saura, grâce à sa bonne nature et à son bon sens, rester avec son mari entre l'exaltation, qui est toujours éphémère, et le prosaïsme bourgeois qui répugne aux esprits élevés... un amour de la sorte ne fatigue jamais ; alors il dure toujours... Mais, je bavarde, je bavarde... je te laisse, cher ami...

GASTON.

Je ne te retiens pas, car j'éprouve le désir d'être seul... je me sens un peu fatigué...

JULIEN.

A demain, je t'attends chez moi.

Fausse sortie.

GASTON.

A demain.

JULIEN.

Excuse-moi de te quitter si tôt... mais je suis attendu en consultation à deux pas d'ici, chez Tillery, le notaire. Sois adroit ; si je vau quelque chose à tes yeux, plaide chaleureusement ma cause... j'ai été un peu gauche... c'est la première fois que je voyais Suzanne.

Fausse sortie.

GASTON, à part.

Suzanne ! Suzanne !

JULIEN.

Si tu veux, nous ne trainerons pas les fiançailles en lon-

gueur... à quoi bon?... Et puis, plus tôt j'enlèverai ma petite femme, plus tôt tu seras libre!...

Fausse sortie.

GASTON*.

T'en iras-tu?... (Julien revient et va pour parler.) Fiche-moi le camp!

JULIEN.

A demain... à demain... beau-père!

Il sort.

SCÈNE XI

GASTON.

Croit-il que j'aie le marier aujourd'hui même... il attendra... il se conformera aux usages. D'ailleurs, qui m'assure que Suzanne soit disposée à accepter... elle acceptera... elle s'ennuie, ici... (Tristement.) Quel bonheur! la voilà établie. (Un silence, s'asseyant sur le canapé de droite et essayant d'être gai.) Je vais donc un peu vivre à ma guise!

Il chante sur un ton lugubre.

Liberté et triel seul bien de...

SCÈNE XII

GASTON, MADEMOISELLE VIRGINIE**.

MADMOISELLE VIRGINIE, entrant du fond.

Monsieur, Baptiste rapporte votre habit et vos cravates.

GASTON.

Pourquoi faire?

MADMOISELLE VIRGINIE.

Est-ce que M. le président du cercle n'attend pas monsieur?

GASTON***, se levant.

Ah! c'est vrai... merci, mademoiselle Virginie. (Il va pour sortir.) Et ma nièce, où est-elle?

MADMOISELLE VIRGINIE.

Mademoiselle Suzanne est, je crois, dans sa chambre.

* Gaston, Julien.

** Mademoiselle Virginie, Gaston.

*** Gaston, mademoiselle Virginie.

GASTON.

Je ne m'en irai pas sans l'embrasser.

Il sort par la gauche.

MADEMOISELLE VIRGINIE, seule.

Ce sera la première fois.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII

SUZANNE, elle entre par le fond. Elle avait entr'ouvert la porte un instant avant la sortie de Gaston et de mademoiselle Virginie pour ne rentrer que lorsque la chambre ne serait plus occupée.

Il va s'habiller... alors, je lui ai fait de la peine... je l'ai rendu furieux inutilement... il ira chez cette demoiselle Olympe Rosenville... non, mille fois non, il n'ira pas!... Que je suis malheureuse d'être méchante ainsi!... qu'est-ce que cela devrait me faire?... si c'est son plaisir, je devrais plutôt m'en réjouir, et cette idée me torture... je sens que s'il se rend à cette invitation, je vais pleurer toute la nuit. Ma foi, tant pis, les grands moyens... c'est pour la dernière fois... Dorénavant, je serai toujours bonne.

Elle se regarde dans la glace et défait un peu ses cheveux; elle prend une boîte de poudre de riz dans un petit meuble et se passe la houpe sur le visage afin de se pâlir; ensuite elle sonne violemment et s'étend sur le canapé de gauche.

SCÈNE XIV

SUZANNE, GASTON, MADEMOISELLE VIRGINIE,
UN DOMESTIQUE.

SUZANNE.

Oh! mon Dieu, que je souffre... que je souffre!... Un domestique entre précipitamment du fond et appelle.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur! monsieur! Mademoiselle Virginie! (il sort à gauche en courant, Suzanne se lève, sonne de nouveau avec force et se remet sur le canapé.) J'ai mal!... j'ai bien mal!

Virginie entré de droite, et Gaston, en cravate blanche et en habit dont il n'a encore passé qu'une manche, entre de gauche.

MADEMOISELLE VIRGINIE *, accourant.

Bonté céleste! mademoiselle Suzanne se trouve mal!...

* Mademoiselle Virginie, Suzanne, Gaston.

GASTON.

Suzanne... ma chère Suzanne... que lui est-il arrivé?
s'est-elle donné un coup ?

SUZANNE.

Je souffre...

MADEMOISELLE VIRGINIE.

A la tête ?

SUZANNE.

Partout... Oh ! là ! là ! là ! là ! là !

GASTON.

Que faire, mademoiselle Virginie ? Je suis fou de douleur... Suzanne malade... C'est la première fois... je n'avais jamais pensé que cela pût arriver !...

SUZANNE.

Oh ! là ! là ! là ! là !... Oh ! là ! là ! là !

GASTON.

Elle me bouleverse !...

MADEMOISELLE VIRGINIE.

Si on lui appliquait sur le front une compresse d'eau sédatif.

GASTON.

Oui... c'est cela... allez... allez. (Mademoiselle Virginie sort à droite.) Reviens à toi, ma petite Suzanne, tu me désespères...

SUZANNE.

La tête... le cœur...

GASTON.

Oh ! mon Dieu !... le cœur... la tête... C'est à perdre la raison... mais cette Virginie n'en finit pas... il sera trop tard !

Il sort.

SUZANNE, seule, se levant.

Pauvre oncle !... pauvre Gaston !... Ah ! que je suis coupable... s'il en était temps encore... les voici.

Elle se rassied et se trompe de côté ; elle se met sur le canapé à droite.

Gaston et mademoiselle Virginie entrent de droite et viennent au canapé de gauche ; ils restent stupéfaits, se retournent et se coguent l'un contre l'autre ; en se remuant la compresse tombe à terre.

GASTON.

Le diable s'en mêle !

MADemoiselle VIRGINIE *.

Voyez-vous, monsieur, ce sont des convulsions... elle vient d'en avoir une très-forte ; si nous lui donnions quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger ?

GASTON.

C'est cela... elle est sauvée...

MADemoiselle VIRGINIE.

J'en ai dans ma chambre.

GASTON.

Je vais en chercher.

Il sort à droite n'ayant toujours qu'une manche de passée.

MADemoiselle VIRGINIE, voulant prier.

Seigneur, vous qui...

SUZANNE, l'interrompant en se levant brusquement.

Priez... priez... je voudrais aussi prier... mais... Oh! les horribles douleurs... on me tue! on me tue!

Elle tombe sur le canapé à gauche, mademoiselle Virginie tombe consternée sur celui de droite, et Gaston entrant de gauche va droit au canapé de droite et présente le verre d'eau à mademoiselle Virginie croyant le présenter à Suzanne.

MADemoiselle VIRGINIE **.

J'en avais bien besoin...

Elle boit.

GASTON.

Qu'on aille vite chercher un médecin. (A part.) Mais qui?... qui?... je n'ai jamais été malade ; je n'ai pas de médecin... Ah! Julien... il est à côté, chez Tillery. Pourtant dans la situation présente, ce n'est pas convenable... Ce Julien... cette circonstance le sert!... il y a des gens heureux. (Haut, écrivant sur un bout de papier.) Dites qu'on aille tout de suite chercher le docteur... on le trouvera à cette adresse, qu'on le ramène à la seconde, allez donc!

MADemoiselle VIRGINIE.

Ce docteur est bien jeune.

GASTON.

Nous n'avons pas le choix...

* Mademoiselle Virginie, Suzanne, Gaston.

** Suzanne, Gaston, mademoiselle Virginie.

MADEMOISELLE VIRGINIE.

Seigneur!... protégez-nous!

Elle sort par le fond.

SCÈNE XV

GASTON, SUZANNE *.

GASTON, allant auprès de Suzanne.

Suzanne! ma petite Suzanne... ce ne sera rien, va! Tu ne sais pas! Je renonce à aller chez Olympe!

SUZANNE, comprimant un mouvement de joie et prenant un ton langoureux.

Olympe... qu'est-ce que c'est qu'Olympe?

GASTON.

Eh bien! tu sais? (A part.) Suis-je bête! je perds l'esprit, ma parole. (Haut.) Olympe, c'est le nom de notre président. On le fêtera sans moi. D'ailleurs, veux-tu que je te dise? je n'y tenais plus beaucoup, à ce diner; maintenant c'est décidé, bien décidé, je reste, je te tiendrai compagnie jusqu'au moment où tu te retireras dans ta chambre.

SUZANNE.

Non!... Ne me quitte pas, j'aurais peur.

GASTON.

C'est entendu!... Eh bien! comment te sens-tu?...

SUZANNE.

Je vais mieux... mais je me ressens encore de cette secousse.

GASTON.

Appuie ta petite tête sur ce coussin-là, es-tu bien? Attends! ne bouge pas... tiens! Il ne faut pas que tu aies froid.

Musique. Il sort à gauche et rapporte une couverture.

SUZANNE.

Cher Gaston! (Il étend sur elle une couverture.) Tu es bon, mon petit oncle!

Elle ferme les yeux.

GASTON.

Mais non, je ne suis pas bon... je t'aime, voilà tout... je t'aime comme si tu étais mon enfant. (Il tourne autour d'elle, l'enveloppe bien dans la couverture, prend des précautions pour qu'elle

* Suzanne, Gaston.

repose agréablement.) Il y a de l'agitation, de la fièvre! Elle s'endort; ce sommeil va la remettre, je ne l'ai jamais trouvée si jolie! (Il s'assied sur le fauteuil à gauche.) Dors, cher ange! Je veille sur toi et j'y veillerai toujours... Toujours? Non, puisqu'il faut que je m'en sépare... cette pensée...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JULIEN, MADEMOISELLE VIRGINIE.

MADemoISELLE VIRGINIE, entrant sur la pointe des pieds.

Voici le docteur!

Julien entre.

JULIEN *, à Gaston qui va au-devant de lui.

Eh bien!... Suzanne?...

SUZANNE, se débarrassant de ce qui l'enveloppait et se redressant, à part.

Suzanne!... Suzanne tout court!... Qu'est-ce que cela veut dire?

Mademoiselle Virginie sort doucement.

GASTON.

Maladroit! tu l'as réveillée!

JULIEN **, s'approchant de Suzanne.

Le motif pour lequel je suis appelé...

GASTON.

Mon cher, allons au fait, car ma pauvre nièce a bien souffert et je crains une nouvelle crise d'un moment à l'autre.

JULIEN.

Que ressentez-vous, mademoiselle?

SUZANNE.

Un peu de faiblesse seulement... mais tout à l'heure j'étais comme folle.

JULIEN.

Êtes-vous sujette aux douleurs névralgiques?

SUZANNE.

Non, monsieur.

* Suzanne, Gaston, Julien, mademoiselle Virginie.

** Gaston, Suzanne, Julien.

GASTON.

Jamais tu n'as rien éprouvé autour de la tête... et puis aux tempes ?...

SUZANNE.

Jamais. (A part.) Pauvre oncle!

JULIEN.

Permettez.

Il lui prend la main et lui tâte le pouls, tout en regardant sa montre *.

GASTON, à part.

Tartuffe, va! C'est pour lui serrer la main.

JULIEN.

Le pouls est excellent!

GASTON.

Alors, lâche-le!... les malades s'énervent facilement.

JULIEN.

Voyons la langue?

GASTON, lui saisissant le bras et l'amenant à droite.

Hein?... tu dis ?...

JULIEN.

Je veux voir la langue.

GASTON.

Tu te figures que je vais te laisser voir la langue de ma nièce?

JULIEN.

Suis-je médecin ?

GASTON.

Oui! mais tu es amoureux aussi!

JULIEN.

Oh! cela c'est vrai!

SUZANNE, à part.

Que peuvent-ils se dire ?

JULIEN.

Aussi, pourquoi m'as-tu fait appeler auprès de Suzanne.

GASTON, à part.

Suzanne!... toujours Suzanne!

JULIEN.

Auprès de Suzanne je n'ai pas toutes facultés... je ne découvre aucun symptôme de maladie... je ne vois même pas la trace du plus léger malaise.

* Suzanne, Julien, Gaston.

GASTON.

Alors, tu es un âne.

JULIEN.

Cela me fait plaisir que tu me traites avec ce sans-gêne...
c'est bon signe... pour mon mariage!

GASTON.

Alors, tu y tiens toujours ?

JULIEN.

Belle demande, mais plus que jamais !

SUZANNE, malicieusement.

Eh bien, docteur, y a-t-il de l'espoir ?

JULIEN, regardant Gaston.

J'en ai beaucoup, mademoiselle.

SUZANNE.

Vous me rassurez.

JULIEN.

Au revoir, mademoiselle, je reviendrai tantôt.

GASTON.

Comment tantôt!... mais nous avons dit demain... ou
après... ou...

JULIEN, bas à Gaston.

Comme soupirant, j'attendrai ta visite demain; mais
comme médecin, je viendrai ce soir! (Saluant Suzanne.) Made-
moiselle.

SUZANNE.

Docteur!... merci de vos bons soins.

JULIEN.

C'est une moquerie, mademoiselle. (A part.) Elle est ado-
rable. (A Gaston.) Elle est adorable!

GASTON, le poussant vers la porte.

Adieu! adieu!

JULIEN.

Au revoir!

SCÈNE XVII

GASTON, SUZANNE*.

GASTON.

C'est un charmant garçon!... mais un piètre médecin...
si la nature n'avait pris le dessus, ce ne sont pas ses ordon-

* Suzanne, Gaston.

nances qui t'auraient sauvée!... Grâce au ciel, tu n'as pas besoin de la Faculté... Un peu de repos absolu et tout sera fini...

SUZANNE, se levant.

Je vais tout à fait bien, je t'assure!

GASTON, lui prenant le bras.

Si tu es bien sage, bien sage, je te dirai demain des choses d'une importance...

SUZANNE.

Dis, mon petit oncle, dis maintenant.

GASTON.

Non, cela t'agiterait; je veux que tu passes une bonne nuit.

SUZANNE.

Je t'en prie!

GASTON.

Demain... au déjeuner.

SUZANNE.

Tout de suite!... Il ne fallait pas t'avancer ainsi... tu m'intrigues... et les suppositions auxquelles je vais me livrer m'agiteront bien davantage.

GASTON.

Enfant, va.

SUZANNE.

Je sens que je vais avoir une nouvelle crise.

GASTON.

Ne me fais pas cette menace. Je te cède, là! (Quittant son bras.) Ecoutez-moi bien, mademoiselle.

SUZANNE.

Je ne perds pas une syllabe.

GASTON.

Toute autre jeune fille bondirait de joie si on venait lui dire : tu es en âge d'être mariée et je vais t'unir à un homme jeune, agréable. (A part.) Comme je mens! je le trouve très-laid... (Haut.) d'une tournure élégante, ayant une position honorable qui deviendra sans doute très-brillante, enfin, qui a tout pour lui. (A part.) Animal. (Haut.) Mais tu as un caractère si étrange que je ne serais nullement étonné... tiens, avais-je raison? te voilà pensive, mélancolique...

SUZANNE.

Je sais bien qu'il faudra finir par là... que tu ne pourras pas toute ta vie me garder et te rendre esclave...

GASTON, reprenant son bras.

Tu te figures ?... Mais je ne songe qu'à toi, à ton avenir, à ton bonheur.

SUZANNE.

Je n'étais pas sans penser bien souvent à ce moment solennel, mais je ne croyais pas qu'il dût venir si tôt... j'espérais avoir encore quelques bonnes années devant moi... à rester auprès de mon tuteur, de mon cher petit oncle que j'aime... comme un père... comme un frère... comme... un ami!

GASTON, troublé, quittant le bras de Suzanne.

Mon affection pour toi n'est pas moins vive, je le sens à l'émotion que j'éprouve en ce moment... mon cœur bat avec une violence!... mais, ma Suzanne, si nous attendions quelques années... tu serais encore bien jeune, c'est vrai; pourtant tu serais déjà un peu âgée pour une demoiselle à marier... tu trouverais difficilement un parti aussi avantageux que celui que je veux te proposer.

SUZANNE.

Je t'en supplie, ne me nomme pas celui que tu as choisi.

GASTON.

Pourtant.

SUZANNE.

Plus tard... demain. En ce moment, je le prendrais en grippe!

GASTON.

Aussi, pourquoi me forcer à parler, quand je voulais attendre que tu fusses complètement remise de ton accès?

SUZANNE.

Mon accès!... mon accès!... Je n'en ai pas eu plus qu toi!

GASTON.

Comment?

SUZANNE.

C'était une comédie.

GASTON.

Une comédie!

SUZANNE.

C'est bien mal ce que j'ai fait, mais je ne voulais pas que tu allasses chez mademoiselle Olympe!

Gaston va pour parler, il ne peut pas, il s'assied sur le canapé de droite.

SUZANNE, allant à lui. Il lui prend la main et la fait asseoir à côté de lui.

Tu m'en veux!... je suis bien coupable, n'est-ce pas? je ne sais pas pourquoi, mais l'idée de passer la soirée en tête-à-tête avec mademoiselle Virginie me rendait l'âme toute noire. C'est de l'égoïsme... pardonne-moi, je ne le ferai plus!

GASTON, très-ému.

Ma chère Suzanne!

SUZANNE.

Je vais te faire une proposition.

GASTON, la regardant avec anxiété.

Une proposition?...

SUZANNE.

Tu te marieras un jour! (Gaston la regarde sans pouvoir répondre.) Eh bien, fais le sacrifice de me garder avec toi jusqu'à ce moment-là... Alors, ou j'accepterai le mari que tu me présenteras... ou bien, avec ma dot, j'entrerai au couvent...

GASTON, lui prenant les deux mains et la regardant bien en face.
Il y aurait bien un moyen de tout concilier, mais...

SUZANNE.

Mais?...

GASTON.

Mais, je n'oserai jamais te le proposer.

SUZANNE.

C'est donc bien terrible!

GASTON.

Terrible? non.

SUZANNE.

Alors! parle!

GASTON, hésitant.

Eh bien... c'est que si mon moyen te déplaît je serai bien honteux!...

SUZANNE.

Parle! parle!

GASTON, se levant en lui tenant toujours les mains.
Ce serait... ce serait... de nous marier ensemble.

SUZANNE, se jetant dans ses bras

Ah! mon cher Gaston!

Sa tête tombe sur l'épaule de Gaston.

GASTON.

J'avais le bonheur sous la main et je ne le voyais pas !...
Fou que j'étais !... je vais bien t'aimer, je te le jure !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MADEMOISELLE VIRGINIE, puis JULIEN*.

MADEMOISELLE VIRGINIE, entrant du fond.

Puis-je entrer demander de vos nouvelles ?

SUZANNE.

Je me porte à merveille, mademoiselle Virginie.

MADEMOISELLE VIRGINIE.

Le docteur est là.

GASTON.

Qu'il entre !

JULIEN, entrant**.

Eh bien, mademoiselle, comment vous sentez-vous ?

SUZANNE.

Très-bien, docteur.

GASTON.

Mon cher ami, il faut absolument que tu me rendes un
service.

JULIEN.

Avec le plus grand plaisir.

GASTON.

On ne doit être grossier avec personne. Va m'excuser
auprès du président du cercle, M. Olympe Rosenville. Dis-
lui que je renonce à cultiver sa connaissance... pour cause
de mariage.

JULIEN, bas.

Alors, tu lui as parlé, c'est fait ?

GASTON.

J'épouse mademoiselle Suzanne, ma nièce.

JULIEN, stupéfait.

Hein !

GASTON.

Tu m'as converti.

* Julien, Gaston, Suzanne, mademoiselle Virginie.

** Mademoiselle Virginie, Suzanne, Gaston.

MADemoiselle VIRGINIE, qui l'écoutait religieusement, ôte ses lunettes et dit :

Je pensais bien qu'ayant deux demoiselles sous la main, monsieur ferait choix d'une d'elles pour sa femme.

JULIEN.

Deux demoiselles !... où est la seconde ?

MADemoiselle VIRGINIE.

C'est moi, monsieur !

GASTON, bas à Julien.

Je n'ose te la proposer !

Julien hausse les épaules en souriant. Il salue Suzanne pour prendre congé d'elle.

FIN

